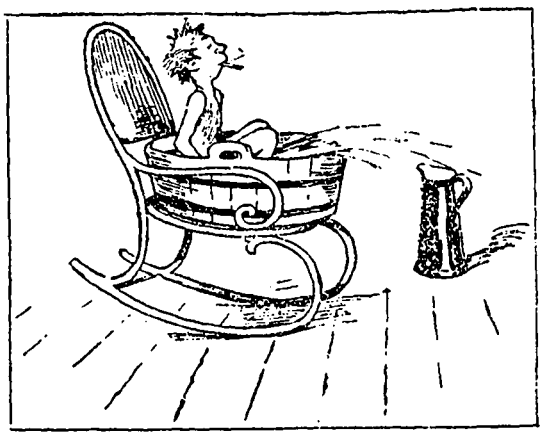
L'OCÉAN EN CHAMBRE

I

—Bonne idée, se dit un matin le jeune Gueurdouche qui se trouvait seul à la maison. Je vais me payer un bain d'eau de mer avec vagues et tempête. Le temps d'allumer une des cigarettes à papa, de mettre mon baquet sur la berçante et ça y est.



II

—C'est que ça ne peut pas être mieux! Doucement, là...

LE SANG DU POÈTE

" Je pensais à ton cœur, poète, astre chantant,
" Qu'on applaudit bien hélas que lorsque il saigne.
JEAN RAMEAU.

A " Françoise."

Quand le rêve est brisé semblant mort pour toujours,
Quand le cœur est défait et que l'âme est sanglante,
Le poète vaincu doit chercher un secours,
Une force inconnue, une main secourante.

Il lui faut une muse inspirant ses accents,
Une muse qui dit : " Combats, souffre, travaille,
" Donne, donne à chacun, tes rêves flamboyants,
" Poignarde toi le cœur, d'une incessante entaille."

" Aime, adore partout, mais sans avoir d'amour,
" Chante l'hymne des cieux d'un superbe langage,
" Brise, brise ton cœur, rebrise le toujours,
" N'aime vraiment jamais, aimer est l'esclavage.

" Le poète est trop grand, pour jamais succomber,
" Il est l'être parfait, désirant la bataille,
" Le vainqueur éternel qui ne doit pas tomber,
" Malgré son cœur saignant d'une éternelle entaille.

" Il est le luth vibrant et revibrant toujours,
" Le cantique idéal et l'éternelle extase.
" Il est l'hymne divin, source de tout amour,
" L'être toujours debout, malgré tout ce qui passe.

" Qu'il soit l'être vaillant, qu'il soit l'ange des cieux
" Qui soutient et combat, relevant ceux qui tombent,
" Arrachant à la mort les êtres malheureux,
" Jetant partout l'éclat, même aux portes des tombes."

. . . . . .

Oui c'est là l'idéal, l'idéal caressé,

Lac Témiscamingue, P. Q., fév. 1898.

Que rêve tous les jours, l'âme de tout poète,
C'est le soleil brillant dont son être embrasé,
Contemple les rayons brillants dans la tempête.

C'est le but flamboyant, où marchent tous ses pas,
Où ses rêves vainqueurs vivent leur existence,
Où son être emporté ne reculera pas,
Où sa plume ne peut jamais garder silence,

Mais parfois il arrive hélas, c'est désolant,
Que le poète-roi recule dans sa route,
Il sent glisser son pied dans des mares de sang,
Il se détourne alors, car ce sang le dégoûte.

Il voudrait s'en aller de l'effrayant chemin
Où son cœur dépecé pleure et pleure sans cesse,
Vers un être inconnu se tendent ses deux mains,
Et vers un sauveur, il jette un cri de détresse.

Il faut alors qu'on vienne et qu'on vienne joyeux,
Lui donner le secours que son être réclame.
Il faut montrer le but à son être oublieux,
Et donner un baiser pour ranimer son âme.

Il lui faut une muse, au langage idéal,
Pour lui chanter : " Debout, combats, souffre et travaille,
" Ne sens pas dans ton cœur le glaive qui fait mal,
" Détourne tes deux yeux de ta profonde entaille."

" Marche, marche toujours, aime, travaille, écris,
" Donne de tes deux mains, le rêve qui s'élance,
" De ton crâne sanglant, car le monde affaibli,
" Doit boire de ton sang sa nouvelle existence."

B. DE FLANDRE.

MORT DE LA TROMPETTE

Pauvre vieille trompette ! Elle avait tant de fois sonné les alertes fanfares de France sur les champs de bataille, à travers des nuages de poudre, tant de fois sonné les marches triomphales à l'entrée de nos troupes dans les capitales, tant de fois ranimé les courages défaillants, électrisé les âmes, étouffé les cris des blessés et des mourants dans tous les pays de l'Europe, en Italie, en Allemagne, en Autriche, en Espagne, en Portugal, en Russie, tant de fois sonné les refrains de victoire !

Et maintenant, elle gisait, suspendue à un clou, sous le vaste manteau de la cheminée, dans une chaumière bourguignonne. Relique d'une époque glorieuse, elle n'était plus qu'une épave lamentable. La vapeur de la marmite accrochée à la crémaillère s'engouffrait dans son pavillon silencieux, et les flammes du foyer allumaient de pâles reflets sur son cuivre terni qui fulgurait sur la lueur des canons. Seules les rafales de l'hiver, pénétrant comme des trombes par l'immense cheminée, arrachaient encore des sons plaintifs à l'instrument engourdi qui ne vibrait plus depuis longtemps sous les lèvres jadis puissantes de son maître. Hélas ! le pauvre vieux, ruiné lui aussi, n'avait plus qu'un souffle de vie.

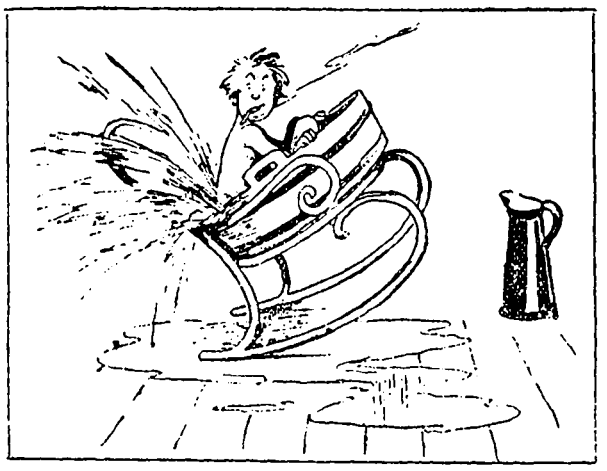
Et le vétéran aux jambes usées par les marches à travers l'Europe, à la peau tannée par les intempéries, au dos voûté par le sac, aux bras cassés par le lourd fusil, aux oreilles assourdies par le canon, aux yeux brûlés par la poudre, au corps tour à tour rôti et gelé par les soleils d'Espagne et les neiges de Russie, qui avait triomphé des sabres, des lances, des balles, des boulets, des fatigues, des fièvres et de la peste, attendait aujourd'hui la mort, assis dans un fauteuil, au coin du feu.

Mais la mort semblait le respecter encore, avoir peur de lui. Elle le minait lentement, effrayée peut-être de se heurter contre tant de vitalité dans une carcasse humaine. D'abord, son intelligence avait sombré ; à peine possédait-il la notion des choses. Un obscurcissement planait sur son esprit et le poids de ses quatre-vingt-dix ans avait fait de lui un être végétatif, tout distinct, pareil aux petits enfants. Il ne s'exprimait plus que par gestes ou par monosyllabes. Sain comme un chêne, il avait conservé son appétit de troupier. Manger et boire, c'était pour lui la seule façon de jouir de l'existence.

Il avait assisté sans comprendre aux préparatifs du départ de la famille fuyant l'arrivée imminente des Allemands. Mais quand il fallut le hisser sur la charette attelée, parmi les meubles, tout fut inutile. Ni les explications, ni les prières, ni les menaces, ni la force ne vainquirent son obstination. Il se cramponnait désespérément à son fauteuil, pleurait, hurlait ainsi qu'un enfant, frappant ceux qui tentaient de l'emporter. Tout son corps tremblait et ses traits exprimaient une angoisse d'animal blessé à mort que l'instinct empêche de quitter sa tanière. On eut pitié de lui. Il fut abandonné à la garde de Dieu et d'une vieille femme du village voisin, qui venait chaque matin allumer son feu, faire cuire sa soupe, veiller enfin à ce qu'il ne manquât de rien.

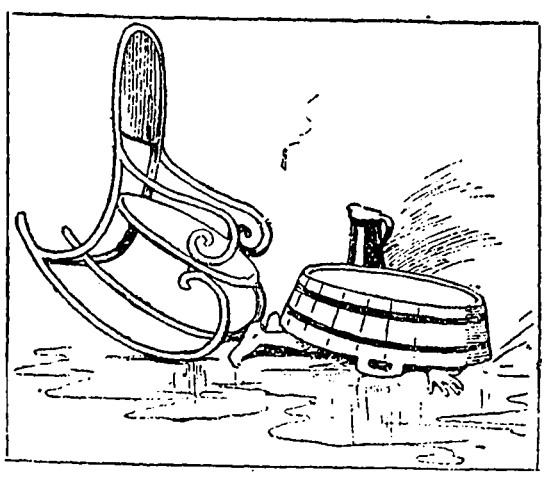
Dès lors, seul, avec le chat non moins attaché que lui au foyer, il mangeait et buvait, sans autre souci, les pieds dans les cendres, le ventre à la flamme, engourdi, somnolant, hébété comme avant. La faim seul le tirait de sa torpeur coutumière, le poussait à l'heure habituelle des repas vers la table. Le nez sur son écuelle, il lampait sa soupe, puis il émiettait du pain dans un bol, y versait du vin et dégustait la bouillie rouge avec une joie goulue de cheval se ruant sur son avoine. Quand le chat s'approchait, il le repoussait à coups de pied. Repu, il s'installait dans son fauteuil, où la somnolence le reprenait tout de suite. En ouvrant parfois les

L'OCÉAN EN CHAMBRE — *(Suite et fin)*



III

...Maintenant c'est la tempête ; c'en est effrayant comme c'est ça...



IV

Hélas ! c'était tellement ça que le pauvre Gueurdouche, précipité par la lame sur le plancher, a reçu un tel pain par devant doublé d'un gnon par derrière qu'il en a vu trente-six chandelles, quoique privé momentanément de la lumière du jour.